

leur part de cette propriété collective. Nul ne serait riche, mais personne ne serait pauvre, tous étant égaux ; l'envie, la haine, toutes les mauvaises passions disparaîtraient comme par enchantement et le bonheur régnerait dans l'empire régénéré.

\*\*\* Et ce n'était pas là de pures idées américaines, écloses dans un cerveau d'idéologue, mais bien des réalités immédiatement appliquées et maintenues. L'empereur en était devenu l'adepte le plus fervent, et Wang-Ngan-Ché usait de son pouvoir avec l'intrépidité d'un sectaire convaincu. D'une extrémité de la Chine à l'autre, c'était un concert de louanges et d'admiration. Les riches se taisaient ; ils étaient en minorité et n'avaient qu'une préoccupation : se perdre dans la foule et se faire oublier, si possible. L'impôt qui pesait sur eux était calculé de façon à ce qu'en cinq ans il ne lui restât rien.

Dans ce curieux et paradoxal empire, le novateur pût, pendant des années, poursuivre son œuvre de réorganisation, modifier ou changer les institutions et les lois, bouleverser tout un ordre administratif, social et religieux, nationaliser le sol, la propriété et les instruments de travail, supprimer l'inégalité des fortunes et des conditions, réaliser les plus hardies conceptions de nos socialistes modernes.

Il dut cependant s'avouer vaincu, s'incliner devant la réalité des faits, et tout son génie, — car il en avait, — n'aboutit qu'à l'égalité de tous dans la misère universelle, et son système croula de toutes parts au moment où il mourut, volontairement et désespéré, dit l'histoire.

De l'œuvre tentée par Wang-Ngan-Ché, il n'est rien resté.

L'expérience a été faite, et il est désormais parfaitement inutile de songer à la réalisation de cette théorie toujours nouvelle, malgré son grand âge, et toujours fascinante en dépit de son impossibilité prouvée.

\*\*\* Les réunions les plus sérieuses sont parfois le théâtre d'amusants incidents.

Un conférencier venait de terminer la lecture d'un travail sur les missions en Chine, et avait évidemment parlé des assassinats qui ont été commis, il y a quelque temps, dans l'empire du fils du Ciel.

La narration avait été faite en termes émus, et l'auditoire vota à l'unanimité une résolution dans laquelle on exprimait la sympathie toute maternelle que l'on ressentait pour les familles des victimes.

On allait se retirer quand M. Maxim, l'électricien bien connu et savant inventeur du canon qui porte son nom, se leva et présenta un projet de révolution exposant "qu'il était regrettable de voir les missionnaires anglais et américains s'obstiner à vouloir faire disparaître la religion des Chinois, établie depuis si longtemps et qui a produit tant de bons résultats."

Et la résolution fut vite votée à l'unanimité par ces bonnes gens !

\*\*\* Ma causerie tourne au Chinois, mais ce sont les circonstances qui le veulent.

Il y a quelques jours le congrès ouvriers d'Ontario a résolu de demander au gouvernement d'élever l'impôt sur les Chinois à *cents* dollars.

Ces gaillards là deviennent très encombrants.

Il en vient deux ou trois dans une ville, on les regarde d'abord avec étonnement, puis on se fait à leur tête, à leur costume et à leur longue tresse et un beau jour on constate que leur nombre augmente rapidement et que ce

ne sont plus les mêmes faces jaunes que l'on voit toujours.

Ils s'introduisent un peu partout, exigent peu de salaire, vivent très sobrement et c'est justement la qualité qu'ils ont de n'avoir à satisfaire un petit nombre de besoins qui devient un danger pour l'ouvrier blanc.

Celui-ci, en effet a des habitudes qui exigent plus d'argent, il ne pourrait se contenter d'une poignée de riz pour vivre par jour, il faut donc qu'il gagne davantage.

Soyons sur nos gardes et arrêtons l'invasion pendant qu'il en est temps encore.

\*\*\* Ne vous est-il pas arrivé parfois en regardant un de ces Chinois si singulièrement accoutrés que nous voyons dans nos rues, de l'examiner à loisir et de vous dire :

— Est-ce que ça pense, cet animal là, est-ce que ça a des sentiments, cela peut-il éprouver de la peine, du plaisir, cela aime-t-il ?

Eh bien, oui, ça pleure, ça rit, cela aime et fait même des vers.

Ecoutez cette toute petite poésie :

Mon bateau glisse rapidement sur le fleuve et je regarde dans l'eau.

Au-dessus est le grand ciel, où se promènent les nuages. Le ciel est aussi dans le fleuve ; quand un nuage passe sur la lune, je le vois passer dans l'eau.

Et je crois que mon bateau glisse sur le ciel. Alors, je songe que ma bien-aimée se reflète ainsi dans mon cœur.

N'est-ce pas que c'est charmant, cette toute fraîche petite chose ?

Mais n'est-ce pas aussi bien étrange qu'une tête comme celle de ce chinois, un vrai magot, puisse contenir un cerveau de poète ?

*En Leduc*

COMMENT ON VOYAGEAIT

DE QUÉBEC A LA MALBAIE, IL Y A CENT ANS



ANS la cave du manoir seigneurial de la Malbaie, on peut voir un canot d'écorce soigneusement suspendu.

Il y a cent ans, quand le colonel Nairn, seigneur de la Malbaie, avait la fantaisie d'un voyage à Québec,

c'est sur ce bac qu'il s'embarquait.

Ce canot mesure une quinzaine de pieds. Il est bien conservé et en le regardant on ne peut s'empêcher de songer un peu. Le colonel Nairn et ses *highlanders* sont depuis si longtemps en poussière... L'écorce dure donc plus que... Mais glissons sur les pensées funèbres.

Qui nous dira ce que c'était alors qu'un voyage à Québec ?

D'abord pour l'entreprendre, il fallait avoir un corps sain et avant de s'embarquer on interrogeait les astres et tous les points de l'horizon.

Puis on faisait ses paquets d'une main agitée.

Sur les adieux qui s'échangeaient alors quand on partait pour Québec, on écrivait des pages à faire pleurer.

Il va sans dire que le canot cotoyait le rivage.

Quand la nuit approchait, on tirait l'embarcation à terre, dressait la tente, on allumait les feux du soir... et tous ceux qui ont un

grain de poésie dans l'âme regretteront toujours ces heures-là. Mais c'en est fait de ces charmes du voyage. Maintenant, en cinq heures, le *Carolina* nous transporte de la Malbaie à Québec.

J'ai en main quelques notes de voyage du major Fraser, premier seigneur du Cap-à-l'Aigle.

Parti de la Malbaie, le samedi 20 octobre 1792, il arrivait à Québec le samedi soir, 26 octobre.

En 1793, parti de la Malbaie, le 19 juin, avec le colonel Nairn, Mlle Nairn et M. Alex. Fraser, il arrivait à Québec le 22 juin.

Pour avoir une idée du même voyage par terre, à cette époque, qu'on veuille bien lire le major Fraser :

I set off from Quebec for Murray Bay by land, on Saturday 24th November 1792. Slept that night at one Taillon's houses, in the lower part of the parish of Châte au Richer.

25th.—Sunday, got to Jean L'Acadiens at Saint-Joachim.

26th.—Left Saint-Joachim on horseback about three leagues thro' the woods to a place about a 1/2 of a league below a great hollow called "la Montée du Lac," where I sent back the horse according to promise, and proceeded on foot to l'Abbatis, where we stop by the tide two hours, but afterwards arrived about nine o'clock evening at Dominique Simard's, along with Antoine Tremblay and ou Gosselin, a young man who I hired at Saint-Joachim to carry my baggage. N. B. We left Saint-Joachim about eight o'clock in the morning.

27th.—Slept at Mr. Chaperon's at Saint-Paul's Bay.

28th.—Came by Cape au Corbeau and upper Eboulements to Jean Noël's at Petite Rivière.

29th.—Arrived at colonel Nairn's about 11 o'clock A. M.

Si l'on veut savoir au juste ce que le voyage coûtait, voici :

Acct of expenses from Quebec to Murray Bay from 24 th to 29th November 1792 inclusive :

At Taillon's.....	5
At L'Acadien's.....	5
Carter from Quebec.....	11 1/2
Gosselin 10, Lessard 1/2.....	11 1/2
Antoine Tremblay.....	20
Jean Perron.....	5
Paid for an old cariole, the carter refusing to take his.....	5

£3'2' 6

Le manoir du major Fraser n'était pas où est aujourd'hui celui de son arrière petit-fils, M. Reeve, mais en bas de la côte, précisément à l'endroit où se trouve la maison blanche isolée, que l'on aperçoit sur le bord de la grève.

Sa manière de vivre était alors fort simple. L'étoffe et la toile du pays faisaient tous les frais de la toilette.

La fille du major Fraser, feu Mme Bélair, décédée en 1876, a dit souvent qu'en 1812 il n'y avait, dans toute la Malbaie, qu'une seule robe d'indienne. C'était la fille du seigneur qui avait la gloire de la posséder, et elle ne la mettait jamais sans produire une sensation profonde.

*Victor Hugo*

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !  
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !  
Table toujours servie au paternel foyer !  
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

VICTOR HUGO.

L'innocence est une goutte d'eau dans le monde ; le repentir est l'océan qui l'enveloppe et qui le sauve.—LACORDAIRE.